

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 128 — Samedi, 16 octobre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. PAUL DEROUËDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 octobre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Du balai à la plume, par Hermance. — Poésie : Joseph-Orange Guilbault de Grandbois, alias comte de Villeneuve, par J.-B. Caoutte. — La persécution en Chine. — Théâtres et amusements. — Nos gravures. — Mariages par ordre — Rébus. — Feuilleton : Les deux scurs.

GRAVURES : M. Paul Deroulède. — Bombay : Un attelage de zébus. — A la Tour de Londres : Les joyaux de la couronne d'Angleterre. — Bas-Zambèse : Campement en face de Mazeka. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le révérend M. A. D. Gélinas, de Yamachiche, a gagné le gros lot de \$50.00 ; madame Louis Brisbois, 39, rue St-Philippe, Ville St-Henri, \$25.00 ; M. Augustin Boivin, 134, rue St-Luc, St-Sauveur de Québec, \$4.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



ENCORE une renommée qui s'en va !

Peuple canadien, voile toi la face, c'est un de tes enfants que le monde vient de conspuer !

Nul n'est prophète en son pays, dit la sagesse des nations, et comme une telle autorité ne peut jamais être en défaut, nous n'ajoutions aucune créance aux prédictions du professeur Wiggins.

L'Amérique à cela de commun avec l'Allemagne, les professeurs y pullulent.

Un fabricant d'almanachs est professeur ; un perruquier est professeur ; un marchand de racines sauvages est professeur ; un cordonnier est professeur ; un tailleur est professeur ; un pédicure est professeur ; bref, tout individu qui fait quelque chose et même qui ne fait rien est professeur, à moins qu'il ne soit colonel ou major.

Les professeurs seuls s'intitulent modestement : maîtres de chant, de langue, de dessin, etc.

Mais professeur sonne mieux, c'est plus harmonieux, mieux porté et inspire plus de confiance.

Il est évident qu'une carte de visite portant ces mots : "Professeur d'art capillaire" a plus de cachet qu'une autre où on lit tout simplement : "Coiffeur ou barbier."

Le premier est un homme de génie, tandis que le second n'est qu'un raseur. Cela saute aux yeux.

. J'ai connu, il y a une dizaine d'années, un Français, mort depuis longtemps. — Dieu ait pitié de son âme, — qui, très observateur de sa nature, avait bien apprécié la valeur des sons, en ce qui se rapporte au nom du métier.

Ce brave garçon qui, à ses moments perdus, —

et il y avait beaucoup de morte saison dans sa profession — vendait un produit quelconque pour détruire le ver salitaire et autres parasites, était surtout agent d'élections ou plutôt tout simplement cabaleur, se mettant au service du premier candidat venu.

Un jour qu'il avait eu maille à partir avec la police, le juge lui demanda ce qu'il faisait :

— Entrepreneur de triomphes politiques, mon juge !

Il fut acquitté.

Comment condamner un homme occupant une aussi haute position dans la société !

. Donc, le professeur Wiggins, qui n'était nullement prophète en son pays, c'est-à-dire en Canada, l'était beaucoup chez nos voisins, et dire qu'il n'était pas au moins l'égal de feu Nostradamus, d'énigmatique mémoire, eut été s'exposer à se faire maltraiter sur la terre américaine.

Aussi, quand il annonça qu'à la fin du mois dernier, le vingt-neuf, je crois, le Nouveau-Monde allait se livrer à une danse dévergondée, on le crut sur parole.

Le savant professeur, s'inspirant du psaume qui rappelle la sortie d'Israël de l'Égypte, avait dit qu'à deux heures de l'après-midi, la mer s'enfuirait et que les fleuves remonteraient vers leur source.

Les montagnes devaient bondir comme des béliers et les collines comme des agneaux.

Alors on vit se renouveler les terreurs de l'an Mil et on assista à un spectacle étrange qui prouvait bien l'approche de la fin du monde.

Depuis l'aurore du vingt-neuf septembre jusqu'à deux heures de l'après-midi, aucun usurier n'escompta de billet à plus de cinq pour cent, les pickokets respectèrent la propriété d'autrui, les avocats ne dirent mot, pas une femme ne parla chiffon, on a vu des propriétaires refuser de saisir les meubles de leurs locataires, des buveurs repousser l'offre d'un verre de dur, des caissiers respecter la caisse, des échevins raisonner sérieusement, etc.

Mais quand deux heures, puis trois heures sonnèrent à toutes les pendules dans les trente-huit Etats de l'Union Américaine et qu'on vit le globe d'or qui éclaire la terre continuer tranquillement sa course sans qu'aucun signe funeste ne se manifestât, soixante millions de bouches s'écrièrent :

"Mer, pourquoi n'as-tu pas fui et vous fleuves, pourquoi n'êtes-vous pas remontés vers votre source ?

"Montagnes, pourquoi n'avez-vous pas bondi comme des béliers ? et vous collines, comme des agneaux ?"

Et les soixante millions d'hommes, femmes et enfants terrorisés une heure auparavant, répondirent : Parce que Wiggins n'est qu'un farceur.

Pardonnez-moi cette abominable imitation d'un admirable passage d'un chant sacré, mais si vous aviez lu les rapports qui nous sont arrivés de tous côtés, vous verriez qu'il n'y a là rien d'exagéré.

Après avoir — eu un moment la réputation du plus grand savant de tous les siècles, Wiggins est aujourd'hui considéré comme l'être le plus ignare, le plus sot et le plus fou qu'on puisse trouver.

On ne le désigne plus que sous le nom de : *The Canadian crank !*

. Et bien, cela n'est pas juste et je proteste contre cette ingratitude.

Ce n'est pas ainsi qu'on aurait dû accueillir le résultat manqué de la prophétie du professeur Wiggins, car il a été vraiment professeur dans le cas qui nous occupe. Il nous a donné une bonne leçon.

Il nous a rappelé un moment le peu que nous sommes, il nous a fait comprendre que notre globe n'est pas aussi solide qu'il paraît l'être, et qu'une secousse peut nous faire disparaître d'un moment à l'autre.

Sans le savoir, il nous a démontré une fois de plus, toute la profondeur de cette cette de Montaigne en parlant de l'homme :

"Est-il possible de rien imaginer de si ridicule, que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, étant exposée aux offenses de toutes choses, se dire maîtresse et souveraine de l'univers, duquel il n'est pas en sa pos-

session de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander ?"

Ce jour-là aussi, que d'aveux se sont faits peut être et que d'illusions ont disparu, car la certitude de l'approche de la dernière heure délie la langue et arrache des secrets qu'on a cachés longtemps.

Que de gens en entendant ces confessions ont dû s'écrier comme autrefois Aristote : "O mes amis ! il n'y a pas d'ami."

Il n'en faut jamais vouloir trop à celui qui vient nous dire : "Tu vas mourir," car cet avertissement faux aujourd'hui se réalisera à coup sûr demain.

Ce Wiggins, si mauvais prophète qu'il ait été, a peut être fait beaucoup de bien, sans s'en douter.

. Allons, voici que je broie du noir ; cela nous arrive à tous, à nos heures, et franchement il y a de quoi ne pas être bien gai, quand on assiste au triste spectacle des élections.

Jamais je n'ai lu autant d'injures dans les journaux, jamais on a été témoin d'autant de voies de fait que cette année, jamais la plate-forme électorale n'a été déshonorée par un aussi grand nombre de paroles indignes d'orateurs.

L'éloquence politique est tombée si bas, qu'il faudra bien du temps pour la relever, car on en est arrivé à employer presque exclusivement la langue de Nana, de Gueule d'or, de Lanthier, de Coupeau et autres héros de Zola.

Des orateurs jouissant d'une réputation assez sérieuse, se sont oubliés plusieurs fois jusqu'à jurer en public, à proférer des menaces et à insulter si grossièrement leurs adversaires, qu'on se demandait s'il ne vaudrait pas mieux mettre ces gens-là en champ clos et les faire battre comme des goujats.

Le public même se fait complice de ces choses en applaudissant aux insultes qui tombent de la bouche de ces faux tribuns.

On s'occupe souvent plus des personnes étrangères au débat que des questions politiques qui devraient être seules en jeu.

On oublie les intérêts du pays pour venir parler en public, d'affaires de famille, de la vie privée, et on a été jusqu'à prononcer les noms de femmes honorables, pour mieux piquer au vif des adversaires trop mordants.

Si c'est ainsi que nous croyons pouvoir nous faire respecter au dedans, par les citoyens de nationalités étrangères, qui sont toujours à l'effort des fautes que nous pouvons commettre, et au dehors, par les personnes qui lisent nos journaux, c'est une bien grave erreur, car nous semblons ne plus nous respecter nous-mêmes.

Je ne parle ni d'un parti ni d'un autre, il est déjà assez triste de constater que douze cent mille canadiens sont divisés en quatre ou cinq camps différents, mais je rejette la faute sur tous, puisque tous se sont rendus coupables au même degré.

. Voici un fait qui prouve jusqu'à quel point le respect envers les hommes publics est altéré.

Un cultivateur d'un village des cantons de l'Est a fait savoir que, possédant deux potirons dont l'un pèse soixante livres et l'autre un peu moins, il offrirait le plus gros au candidat élu dans le comté et l'autre, au vaincu.

Aux dernières élections on offrait des fleurs à celui qui remportait la victoire, maintenant on en est rendu au potiron !

Que choisira-t-on dans quatre ans ?

. Quand vous lirez ces diverses vérités que j'adresse à tous les coupables, vous serez plus avancés que moi en ce moment, car vous connaîtrez le résultat de cette bataille qui s'est faite avec une animosité, une aigreur et un ton haineux des plus regrettables.

Pendant que j'écris, autour de moi on est en pleine fièvre ; pensez y donc, c'est demain le grand jour ! je n'entends parler que de listes, de représentants, de blocus des polls, de télégraphes, de moyens tous plus sûrs les uns que les autres, de gagner l'élection.

Vous savez maintenant si le char de l'Etat (pauvre brouette) va être repeint en rouge, en bleu, en violet ou toute autre couleur représentant une opinion quelconque, et, dans six mois au plus, on

entendra encore parler d'un joli petit scandale vrai ou faux.

Nous serons toujours de grands enfants !

. Le télégraphe nous annonce la mort du général Uhrich, le défenseur de Strasbourg, en 1870.

Ce brave soldat qui était retiré du service actif au début de la guerre, rentra dans l'activité dès les premiers coups de canon et fut nommé commandant de place du chef lieu de cette belle province d'Alsace, si française de cœur et dont il était l'un des plus vaillants enfants.

A la tête d'une poignée d'hommes, cinq ou six mille au plus, il soutint un siège terrible contre toute l'armée du général de Werder, qui commandait plus de 80,000 hommes.

L'investissement de la ville commença le 8 août. Le 23, le général assiégeant somma Uhrich de rendre la ville et sur son refus le bombardement commença le lendemain. Les ravages furent immenses et supportés héroïquement par la population.

Le 27 septembre, la ville dut enfin capituler après avoir reçu plus de deux mille projectiles, dont cinquante mille bombes.

Le 6 octobre, il fut nommé grand'croix de la Légion d'honneur et on lui offrit une épée d'honneur.

Plus tard on donna son nom à l'ancienne avenue de l'Impératrice.

Uhrich était un de ces braves soldats comme l'Alsace en a tant donnés à la France depuis un siècle.

. Les journaux de France nous apprennent aussi la mort d'un autre ancien soldat, Don Sarlat, capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-six ans, qui entra dans l'ordre des Bénédictins il y a quelques années à la suite de circonstances douloureuses que l'on a pas oubliées, dans sa ville d'origine, Rochefort-sur-Mer.

Lorsque les gendarmes vinrent pour l'expulser de l'abbaye de Solesmes, il avait la croix d'honneur sur la poitrine ; et au lieu de le saisir au collet, on lui présenta les armes.

Leon Sedem

DU BALAI A LA PLUME

LLONS, ma chère Marguerita, vous ne devez pas attendre après moi pour causer les amis lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Vous ignorez les nombreuses occupations qui me réclament, et à cette saison de l'année surtout, le balai joue, entre les mains d'une maîtresse de maison, un bien plus grand rôle que la plume.

Si je veux m'efforcer de tourner un article pour le plaisir de vous lire ensuite, je risque fort d'enlever mes gens en m'oubliant à parler toiles d'araignées, poussière et coin sales. Puis mes paperasses sont perdues sous les meubles déplacés, entassés ; et en train de mettre la cave au grenier, je ne sais vraiment comment arriver jusqu'à mon écritoire.

M'y voici : mais quelle mine fatiguée aura cette page !

Outre les mille et une misères d'un grand ménage, des ouvriers qui promettent et ne tiennent pas, des servantes maladroitement qui dégingolent les escaliers en brisant la moitié de ce qu'elles transportent, ou nous font attendre pour perdre un temps précieux à des riens-du-tout, moralement, je suis triste, triste, tout-à-fait triste. J'ignore un peu pourquoi. Peut-être parce que l'amie de cœur qui avait son domicile à deux pas du mien vient de s'envoler vers un somptueux home, là-bas, bien loin, dans un quartier plus fashionable ; que les bonnes et longues causeries se feront plus rares, les grandes promenades aussi.

Ensuite... je ne sais plus.

Pourtant notre vaste logement se remplit de figures nouvelles, gaies, joyeuses ; l'archet entre

des doigts agiles et bien exercés charme délicieusement l'oreille ; des voix douces et sympathiques donnent aussi leurs notes ; des oiseaux, accouplés d'hier, viendront, sous notre humble toit, roucouler l'immensité, l'infini de leur incomparable bonheur. De plus, c'est l'automne, la saison que j'aime entre toutes, avec son cortège de premiers frissons, de premiers coins du feu, de premières veillées, de premiers rapprochements intimes. C'est l'automne avec son bruissement de feuilles qui me captive, avec son sifflement de vent qui m'émeut, avec sa pluie qui bat nos carreaux. C'est l'automne qui réveille dans l'âme des pensées plus grandes, plus chaudes ; c'est l'automne qui nous fait aimer davantage ceux que nous aimons déjà, les rechercher plus encore, se blottir dans leur affection, dans leur âme comme dans un petit paradis durable, sans nuage...

Mais sachez-vous qu'il y a comme ça dans la vie des instants où le spleen s'empare forcément de nous, nous rend moroses, nerveux, maussades, impatients, insupportables, jette un voile sombre, noir sur tout ce qui nous entoure. Toutes les mains que je presse, — à quelque exception près, — me semblent froides, tous les cœurs fermés, et moi-même... moi-même d'ordinaire assez franche, assez ouverte, assez abondante, je me sens devenir avare, étroite, chiche.

Donc : Le mieux à faire serait de m'effacer pour vous parler un sujet plus intéressant — élection par exemple, au risque de me faire écornifistibuliser par ceux qui ne pensent pas comme moi, — mais l'air imprégné de vapeur qui m'arrive de la cuisine m'annonce que la lessive va son train là, que tout le monde est occupé par la maison et que je ne ferais pas mal de laisser la plume pour reprendre l'époussette qui m'attend. Je vous laisse, Marguerita, la tâche si facile à vous, d'être charmante pour tous. Comme à l'oiseau qui nous touche du bout de l'aile en jetant quelques notes de son chant, je vous dis :

Revenez, revenez vite !

HERMANCE.

JOSEPH-ORANCE GUILBAUT DE GRANDBOIS,
ALIAS COMTE DE VILLENEUVE

Connaissez-vous Joseph-Orance,
Cet ange blond à l'œil brillant
Qu'un comte riche de la France
Vient d'adopter pour son enfant ?

Il vit le jour dans le village
Le plus français du Canada,
A quelques milles du rivage
Où Jacques Cartier aborda.

Ayant perdu ses père et mère
Au sein de son deuxième été,
Il fut ravi de la misère
Par les sœurs de la charité.

Ces femmes — que la Providence
Bénit et comble de faveurs —
Donnèrent avec abondance
Au délaissé soins et douceurs.

Et le petit oublia vite
L'humble toit de Saint-Casimir (1)
Car il avait — outre le gîte —
Trouvé des cœurs pour le chérir.

Son front rayonnait d'allégresse ;
Ses lèvres gazouillaient toujours ;
Ses mains ne donnaient que caresse
A celles qui doraient ses jours.

Oh ! que de chauds baisers sa bouche
Imprimait au front de la Sœur,
Qui, penchée auprès de sa couche,
Lui parlait du divin Sauveur !

En savourant ce pur langage,
Plus doux que le chant de l'oiseau,
Il lui semblait voir le visage
D'un chérubin sur son berceau !

Et puis lorsqu'il entendait dire
De Jésus le nom glorieux,
Alors on le voyait sourire
Et vers le ciel tourner ses yeux.

Le soir, en fermant sa paupière,
Il bredouillait du fond du cœur
Cette humble et magique prière :
Veuillez toujours sur moi, Seigneur !

(1) Saint-Casimir, comté de Portneuf, est le lieu de sa naissance.

Depuis plus de quatre semaines,
Joseph-Orance avait deux ans.
Du monde il ignorait les peines,
Les soucis, les remords cuisants,...

.

En mai dernier, un savant prêtre
Dont le pays est orgueilleux :
L'abbé Casgrain (mordant peut-être,
Mais d'un cœur noble et généreux,)

Arrivait de la vieille France,
Chargé par un comte pieux
De lui choisir parmi l'enfance
Un orphelin né sous nos cieux,

Qu'il traiterait — ce philanthrope —
Comme son légitime enfant,
Lequel étonnerait l'Europe,
Dans l'avenir, par son talent ! ! !...

— Quel est donc le nom de cet homme,
Me redira plus d'un lecteur ?
— Le Canada-Français le nomme
De Villeneuve, le grand cœur !

C'est un de ces rêveurs sublimes
Qui consolent l'humanité,
Pratiquent les saintes maximes
Et défendent la vérité !

.

Le saint abbé chez les Sœurs Grises
Alla frapper, tout radieux,
En rêvant aux mille surprises
Qu'il provoquerait en ces lieux.

Joseph-Orance était le type
De l'ange que l'on désirait ;
Mais il fit une grosse lippe
Lorsqu'il apprit le grand secret !

Et les Sœurs — ces secondes mères
Qui font oublier la maman —
Ne pouvaient, sans douleurs amères,
Laisser partir cet être aimant.

Le prêtre avait prévu les larmes
Qu'il voyait couler lentement ;
Pour les combattre, il prit les armes
D'un solide raisonnement.

Il parla du sort grandiose
Qu'à l'orphelin Dieu réservait,
Et fit comprendre au bébé rose
Qu'un homme riche il deviendrait !

.

Deux mois ont fui depuis la scène
Que je viens de peindre à grands traits ;
L'enfant, sur les bords de la Seine
Loge aujourd'hui dans un palais !

Le comte et surtout la comtesse
Lui prodiguent tous les égards,
Voulant dissiper la tristesse
Qui voile parfois ses regards ;

Car l'orphelin dans notre ville
A laissé sa petite sœur
Sous les lambris du même asile
Où s'attacha son tendre cœur.

Mais la tristesse chez l'enfance
Ne dure à peine qu'un matin,
Aussi bientôt Joseph-Orance
Comprendra-t-il son beau destin.

Que sera-t-il plus tard ? mystère !
C'est le secret du Créateur.
Priions pour que ce jeune frère
Soit notre vrai libérateur.

.

Ecoutez le cri d'espérance
Que jette un peuple triomphant ;
Le pays retourne à la France
Sous la forme d'un bel enfant !

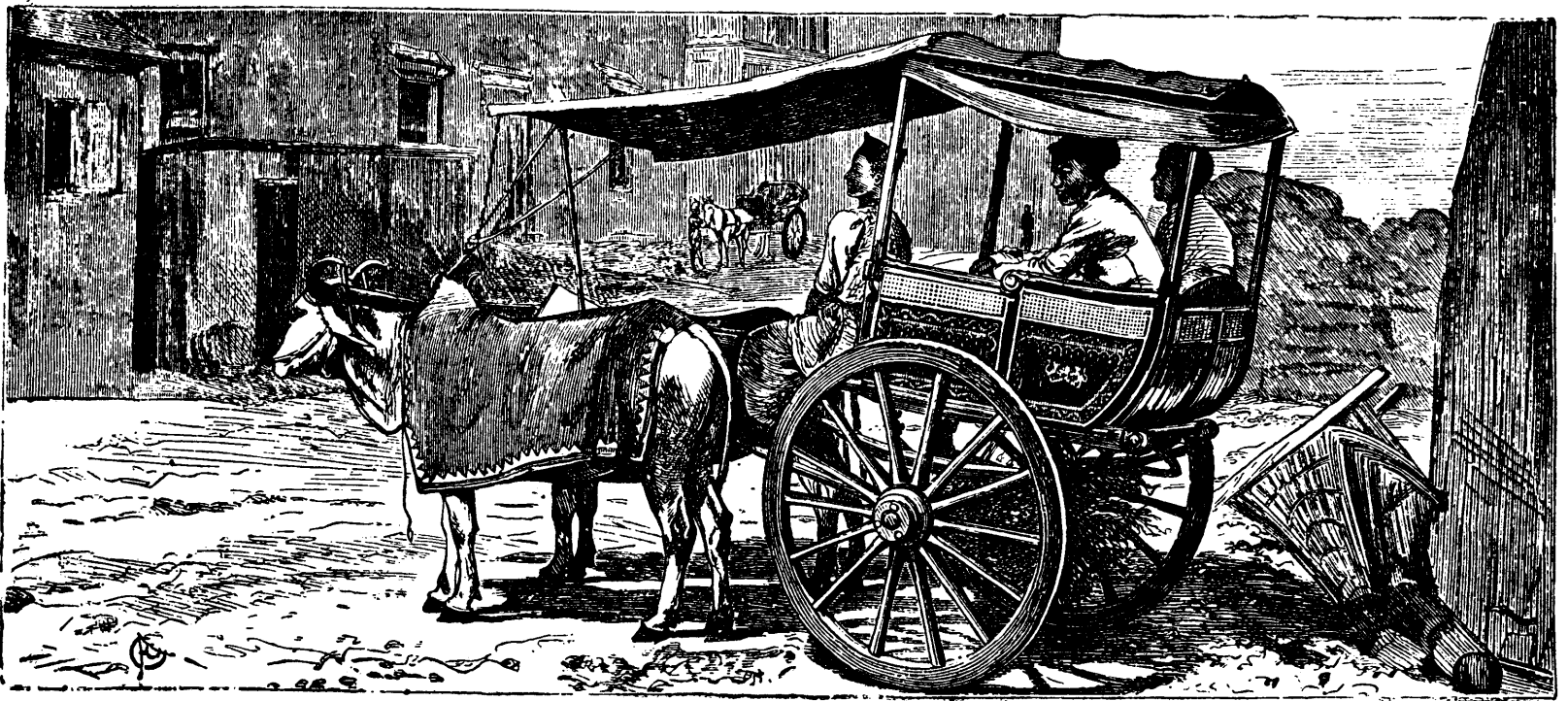
J. B. CAOÛTTE.

Québec, 15 juillet 1886.

Une panacée sublime. — Nous recommandons fortement l'usage d'un merveilleux remède sous l'influence duquel tous les maux qui affligent l'humanité disparaissent infailliblement. Il guérit la tristesse, la misanthropie, la morosité, toutes les maladies du cœur et du cerveau, sans excepter même les maladies imaginaires. Avez tous les matins à jeun, et pendant toute l'année, dans une tasse de café pur et non sucré, les ingrédients suivants :

Une once de patience
Deux onces de gaieté
Une once de philosophie
Deux onces de courage
Et une once de persévérance,

saupez légèrement avec deux grains d'insouciance, délayez bien le tout et buvez chaud. Les dames, ordinairement plus délicates que les hommes, pourront sucrer le mélange ci-dessus avec une once de douceur.



BOMBAY. — UN ATTELAGE DE ZÉBUS



A LA TOUR DE LONDRES. — LES JOYAUX DE LA COURONNE D'ANGLETERRE

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Nous empruntons des *Missions Catholiques* les lettres suivantes arrivées directement du Su-tchuen. Elles contiennent tous les détails de l'affreuse tourmente qui vient de se déchaîner sur cette mission si prospère de la Chine occidentale.

LETTRE DE M. BLETTERY, PROVICAIRE DU SU-TCHUBN ORIENTALE

Tchong-Kin, le 7 juillet 1886.

LES missions protestantes, anglaises et américaines, venues au Su-tchuen depuis quelques années seulement, avaient amené leurs familles, femmes et enfants. Pendant les grandes chaleurs, il leur fallait des endroits frais, des montagnes agréables. Ces messieurs s'établirent dans une grande pagode qui leur offrait ces avantages, à seize kilomètres de Tchong-Kin. Les gens du pays, indignés de voir des étrangers et surtout des femmes dans leur pagode, leur suscitèrent mille misères et finirent par les en chasser.

Cette année 1886, les Américains achetèrent en dehors de Tchong-Kin deux petits terrains, situés en dehors de Tchong-Kin l'un au couchant et l'autre au levant, sur deux montagnes qui dominent la ville à quatre ou cinq kilomètres. Un anglais acquit un autre terrain à côté des Américains, et immédiatement les uns et les autres commencèrent à bâtir quelques maisons pour y passer la saison des grandes chaleurs.

Le peuple était exaspéré de voir des étrangers occuper ces positions qu'il regarde comme des dieux de bonheur pour la cité. Le 4 ou 5 juin, plusieurs centaines de personnes s'y transportèrent, attaquèrent la maison située au couchant, brisèrent la porte et blessèrent une des dames. Depuis, les esprits s'agitèrent de jour en jour.

Pour calmer l'effervescence, le mandarin fit cesser les travaux ; néanmoins de nombreux placards contre les étrangers n'en continuèrent pas moins d'être affichés par les émeutiers, et l'on fixa même le jour où l'on devait commencer la démolition des établissements anglais et américains : le 1^{er} de la 6^e lune, 2 juillet.

Le 1^{er} juillet, vers midi, nous apprenons que la population s'est déjà portée à la campagne pour procéder à l'œuvre de destruction. Nous étions loin de soupçonner que notre tour allait bientôt arriver. La ville paraissait calme comme à l'ordinaire. Vers quatre heures, quelques mauvais sujets, suivis d'un grand nombre d'enfants, s'introduisirent chez nous et se montrent assez insolents.

Bientôt les rues avoisinant la résidence épiscopale sont remplies par une foule immense ; impossible de circuler : en même temps, à coups de bâtons et avec des pièces de bois en guise de bélier, on enfonce nos trois portes à la fois et nous sommes envahis. Alors commencent le pillage et la destruction. Tout ce que cette foule rencontre est mis en pièces.

Il y avait alors, à la résidence épiscopale, Mgr Coupat, le provicaire, le procureur, M. Vinçot, avec MM. Lenoir, Desolmes, Podelsard et Rogie. Ce dernier venait d'arriver.

Pendant près de deux heures, nous avons assisté à des scènes de brigandage. Voyant que la posi-

tion n'était plus tenable, Mgr Coupat et trois missionnaires sortent de la maison et cherchent un refuge ailleurs. Sa Grandeur se rend au prétoire du Táo-tay ; la populace l'accompagne de ses huées. Les trois missionnaires, parmi lesquels je me trouvais, vont chacun de leur côté ; mais le soir, à la faveur des ténèbres de la nuit, nous nous réunissons au prétoire.

C'est alors que nous apprenons tout ce qui s'est passé dans la journée. En revenant de la campagne, la populace était allée piller les maisons des anglais et des américains dans la ville. Puis les émeutiers, se voyant réunis en grand nombre, émettent l'avis de se porter sur la résidence de l'évêque. Une bande va donc attaquer l'église paroissiale et le presbytère, une autre se dirige vers nous.

Trois de nos confrères, MM. Lenoir, Desolmes, Rogie n'étaient pas sortis avec Sa Grandeur : ils voulurent rester sur le lieu du désastre jusqu'à la dernière extrémité. Quand on eut brisé ce qui avait peu de valeur et emporté le reste, on alluma un immense incendie et on fit un brasier de notre établissement récemment construit et à peine terminé. De notre chapelle, de la procure, d'une

*** Nos pertes matérielles sont immenses : mais le mal moral qui s'ensuit est encore plus irréparable. Ce coup aura un terrible retentissement non seulement dans les points les plus reculés de notre mission, mais encore dans toutes les missions voisines.

C'est un coup de foudre qui nous a frappés au moment où nous nous y attendions le moins. Nos prêtres chinois, qui sont toute la journée à courir la ville pour visiter leurs malades ; nos chrétiens, mêlés avec les païens, n'avaient ni mieux prévu, ni même soupçonné cette tempête. On nous croyait tellement en dehors de tout danger que le consul anglais, qui, en sortant de chez les mandarins où il était allé demander protection pour ses concitoyens et les américains, avait eu son palanquin cassé, venait se réfugier chez nous, pensant que nous étions en sûreté. Son consulat avait été attaqué et pillé avant nous.

Le même jour, deux maisons de chrétiens attenantes à l'église furent démolies. On dit que l'appétit vient en mangeant ; c'est vrai surtout pour ces païens avides. Le lendemain, commençait le pillage de nos familles chrétiennes. Les trois principales et les plus riches, bien entendu, sont les



Bas-Zambèse.—Un campement en face de Mazeka, d'après un dessin du Rév. Père Courtois.

église paroissiale attenante et de son presbytère, de plusieurs boutiques bâties sur deux rues, il n'y a plus que des cendres et des débris de tuiles.

Notre procure était aussi la procure des missions voisines du Su-tchuen occidental, du méridional, du Yunnan et du Thibet. Argent, mobilier, habits, provisions, livres, titres, archives, calices, ornements, billets, etc ; tout a disparu, volé ou brûlé.

Nous n'avons emporté que les habits que nous avions sur le corps et c'est grâce à ce dénuement vraiment apostolique que la foule nous a épargnés.

Les uns criaient :

—Il faut les assommer !

D'autres répétaient :

—Ils sortent les mains vides, pourquoi leur faire du mal ?

Nous eussions été coupables si nous avions osé emporter quelques objets. C'est quand la maison ne fut plus qu'un brasier que nos trois confrères la quittèrent pour gagner la campagne.

La grande église paroissiale et le presbytère ont eu le même sort. Ils n'ont pas été incendiés, mais tout a été pillé et détruit, et, comme chez nous, il ne reste que des ruines. Cette église n'avait que quinze ans d'existence.

premières envahies et complètement dévalisées.

L'une d'elles avait une pharmacie et une autre boutique assez considérable, outre sa maison d'habitation. Le propriétaire, voyant le danger, se hâta d'appeler quelques personnes déterminées et se défendit bravement. On ne put forcer la maison et dix-huit des agresseurs furent tués sur le coup ou mortellement blessés. D'autres chrétiens, animés par cet exemple, font de même ; ce qui les a sauvés.

En attendant, les mandarins prenaient leurs mesures et rétablissaient l'ordre dans la ville, malgré les bruits les plus alarmants. Aujourd'hui, 7 juillet, tout est tranquille, et tout danger est ou paraît éloigné. Hier sont arrivés de 1,000 à 1,500 soldats appelés d'une garnison voisine par les mandarins effrayés.

*** Mais la campagne ! Mais les préfectures et sous-préfectures du Su-tchuen oriental !!! Que le danger y est imminent ! Que s'y passe-t-il et que va-t-il s'y passer ? Nous avons déjà appris la démolition de deux de nos pharmacies, dont l'une servait de presbytère, et la dispersion de plusieurs familles chrétiennes des environs de la ville. On

met le feu quand on n'a pas à craindre pour les voisins païens ; c'est plus expéditif. Nos deux séminaires sont en grand danger et nous inspirent une inquiétude mortelle. Quel malheur si ces établissements venaient à être ruinés !

Au prétoire du Tao-tay, premier mandarin qui gouverne le Su-tchuen oriental, nous sommes traités très poliment ; le *grand homme* a même bien des égards ; néanmoins nous ne pouvons longtemps rester ici sans de grands inconvénients, les chambres sont petites, malsaines ; surtout ce n'est pas commode pour la correspondance avec nos confrères, nos prêtres chinois et avec l'Europe.

AUTRE LETTRE DE M. BLETTYER

Prétoire du Tao-tay, le 10 juillet 1886.

Je continue de vous raconter l'histoire de nos malheurs. La relation, que je vous ai envoyée, il y a trois jours, toute triste qu'elle était, ne renfermait qu'une partie de nos désastres ; les craintes que nous avions pour la campagne sont même bien dépassées.

Au premier moment, nos mandarins avaient été pris au dépourvu, mais voici déjà dix jours que le pillage continue et que l'incendie se propage d'une manière effrayante, sans que nos mandarins tentent la moindre démarche pour l'arrêter. Ils font les plus belles promesses, mais ils ne prennent aucune mesure efficace, ce qui encourage les pillards. S'ils le voulaient, dans une demi-heure tout serait rentré dans l'ordre ; mais non, on dirait vraiment qu'ils approuvent ce brigandage. Nous savons que, le jour de l'incendie de notre résidence, les trois principaux mandarins étaient présents et, s'ils l'avaient voulu, ils auraient empêché cette ruine.

La liste des fermiers ou propriétaires chrétiens qui ont été pillés ou incendiés, est longue. Pour notre compte, nous avons déjà seize maisons ou pharmacies qui n'existent plus. Ce matin, nous apprenons la ruine complète de notre Petit Séminaire de Cheu-Kèn-Tsé. A l'entour, tout a été rasé. Ils ont même, dit-on, égorgé un vieillard et un infirme d'une soixantaine d'années.

Nos plus belles stations du Pà-hièn, Tong-Kià-Ouon, Lông-Song-Tchâng, Tsi-Kià-Kéou, etc., sont anéanties. Les vieillards, les femmes et les enfants affolés ne savent de quel côté se tourner. Il ne leur reste rien, absolument rien : le mobilier, la récolte du printemps, la maison, les habits, les animaux domestiques, tout a été perdu, volé ou consumé par le feu. Les païens repoussent ces malheureux, les uns par la crainte, la plupart par haine et mépris. Bien des gens qui, il n'y a que quelques jours, étaient ou du moins se disaient les amis de nos chrétiens, font maintenant cause commune avec les persécuteurs, sinon pour piller, du moins pour crier contre eux et les insulter. Oh ! que la parole du Sauveur s'accomplit bien en ce moment pour nous et nos pauvres néophytes : *Et eritis idio omnibus propter momen meum !*

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

On jouera durant cette semaine. "My Aunt Bridget," la belle comédie de Scott Marble.

Cette comédie a été reçue partout avec la plus grande faveur, et la presse américaine en fait les plus grands éloges.

THÉÂTRE ROYAL

Les propriétaires de ce théâtre ont fait l'engagement de la "Wilburn Opera Co." une troupe d'une grande renommée.

Le programme contient "Merry War" Three Black Cloacks" et Giroflé Girofla, qui seront donnés alternativement.

On ne doit pas manquer ces représentations.

Le mépris de ceux avec qui nous vivons est le plus affreux de tous les châtements, et soyez sûr qu'il n'y a pas un homme assez sceptique pour ne pas en sentir le poids. Le plus vif coquin a soif d'estime.



M. PAUL DEROULÈDE

Paul Deroulède est bien connu comme organisateur de la ligne des patriotes. Au sortir du collège, il se voua à la poésie et à l'art, ne rêvant alors d'autre gloire que celle du théâtre où il débutait, à dix-huit ans, par un drame en un acte, en vers, acclamé à la Comédie Française.

Pendant la guerre, il s'engagea avec son frère. A Sedan, son jeune frère André eut la poitrine traversée par une balle. Paul alla le chercher sous le feu de l'ennemi, le chargea sur ses épaules et parvint à ramener le cher blessé qui est aujourd'hui capitaine d'artillerie.

La guerre fit du poète un autre homme. Au lieu de continuer à chanter toutes les joies humaines, il écrivit les *chants du soldat*, poèmes ou éclats les plus généreuses croyances et où brille le plus pur amour de la patrie.

Le MONDE ILLUSTRÉ a publié plusieurs morceaux de ce recueil.

Ces poèmes le conduisirent aisément à l'idée de créer la ligue des patriotes, œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier, recueillant des adhérents, échauffant chacun de sa flamme, bafouant les indifférents ou les sceptiques qu'il a flétris de ce nom : les *sans-patrie*.

UN ATTELAGE DE ZÉBUS

Le zébu est une espèce de bœuf sauvage qui habite surtout le nord de l'Afrique. Il diffère du bœuf ordinaire par sa taille, généralement plus petite, et surtout par une ou deux bosses grasses placées sur le garrot. Il a les cornes noires, courbées en rond et comme façonnées ; le poil très doux, très beau, gris en dessus et blanchâtre en dessous ; les jambes courtes, les sabots noirs et bien fendus, la queue terminée par une touffe de poils noirs. Cette espèce présente, du reste, plusieurs variétés.

Le zébu habite les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique ; mais nulle part encore on n'a retrouvé son type sauvage. Toutefois, les traditions historiques et les analogies zoologiques s'accordent pour lui faire attribuer une origine indienne. Dans certaines parties du continent indien, ce sont presque les seules bêtes de traits.

Ces animaux, dont l'allure égale presque celle des chevaux et leur permet de parcourir rapidement de longues routes, servent aussi de montures. Il existe à Bombay un hôpital spécial pour les animaux sacrés et où la place d'honneur est réservée au zébu.

LES JOYAUX DE LA COURONNE D'ANGLETERRE

Le dessin que nous publions aujourd'hui sur la Tour de Londres montre une des parties de ce monument les mieux connues des visiteurs. En sortant de la tour Blanche, on traverse la place d'armes et l'on se dirige vers l'angle nord-est de l'enceinte, pour admirer les bijoux de la couronne, dont la garde, sans doute par galanterie envers la reine, est confiée à une dame.

Ils sont rangés sous des vitrines et sur des étagères recouvertes de velours cramoisi. Nous ne pouvons songer à en entreprendre l'énumération détaillée. Mentionnons seulement, parmi les plus remarquables : la nouvelle couronne impériale faite pour la reine Victoria, et qui peut être estimée à trois millions de francs environ ; les deux sceptres, richement ornés de pierreries ; la sainte ampoule en or pur ; les bracelets du couronnement, le globe, les hanaps d'or, le grand diamant de la mer, les fonts baptismaux, l'ancienne couronne impériale, la couronne de saint Edouard ou du prince de Galles, la "vaisselle" du sacrement, les épées de justice, etc.

La plupart de ces bijoux servent dans les grandes cérémonies officielles. Leur valeur totale est de quatre-vingts millions de francs.

MARIAGES PAR ORDRE

Un journal égyptien nous apporte le récit d'une aventure qui s'est passée tout récemment. On sait que, malgré les traités internationaux, le commerce des esclaves s'exerce encore en grand en Orient. Les bâtiments européens donnent la chasse aux marchands qui font la traite des noirs. Mais ceux-ci parviennent souvent à leur échapper.

Pas toujours, toutefois. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, un vaisseau turc, fut pris dans les eaux d'Alexandrie par un croiseur anglais.

Le nombre des esclaves que le négrier avait cru pouvoir vendre était de quatre-vingt hommes et de soixante-dix femmes, ils venaient de l'intérieur de l'Afrique.

Que faire de ces malheureux ? Maintenant qu'on les avait sauvés, pouvait-on les abandonner à des centaines de lieues de leur pays, dans une contrée nouvelle pour eux, où ils étaient absolument sans défense. Pour les hommes, il n'était pas bien difficile de les enrôler dans les troupes égyptiennes.

C'était la vie assurée, avec une petite solde, — une existence presque heureuse, en comparaison du sort qui les attendait. Mais les femmes ?

* * *

On pouvait les débarquer, mais, au bout de peu de temps, ou elles seraient mortes de misère, ou elles auraient été enlevées de nouveau.

Les fonctionnaires égyptiens étaient fort embarrassés, lorsqu'un d'eux eut une idée : il n'y avait qu'à les offrir, comme épouses, aux amateurs.

En Egypte, les soldats indigènes peuvent se marier, et on accorde même à leurs femmes une ration qui, à la vérité, ne doit pas coûter cher au gouvernement ; mais les noirs ne sont pas difficiles au point de vue de la nourriture.

On fit donc publier, dans la ville, que les célibataires qui voudraient se pourvoir d'une femme n'auraient qu'à se présenter sur le pont du navire capturé.

Au jour fixé, ils affluèrent : ils étaient si nombreux qu'il fallut décider que ce seraient les femmes qui choisiraient leurs futurs époux.

La scène fut, comme on l'imagine, des plus comiques. Un commissaire de police donna le signal : les prétendants étaient rangés en ligne, comme pour une inspection.

D'abord, les femmes n'osèrent pas s'aventurer : la timidité les retenait.

Cependant, sur les instances des fonctionnaires, l'une d'elles se hasarda.

Ajoutons que, pour faciliter les unions, le gouvernement allouait à chaque femme vingt-deux francs de dot.

* * *

L'exemple de la première fut bientôt suivi. Elle posa sa main sur l'épaule d'un soldat du plus beau noir. C'était dire qu'elle l'acceptait comme mari.

Aussitôt les autres l'imitèrent et, après un rapide examen, firent leur choix.

Il n'y eut qu'un des postulants qui protesta contre la désignation qu'avait faite de lui une femme âgée, qui ne voulait pas le quitter et qui lui prodiguait des témoignages d'affection.

Mais on doubla la dot, et il se résigna facilement. Alors, un officier dressa une liste, servant d'acte d'état civil général.

En une heure, le gouvernement s'était débarrassé de cette encombrante capture.

INVITATION SPECIALE

Quoique notre importation ait été de beaucoup plus considérable que les années précédentes, les bas prix de nos marchandises ont tellement fait augmenter notre commerce que déjà quelques lignes semblent vouloir disparaître. Nous invitons par conséquent les dames qui aiment à avoir une jolie toilette d'automne ou une coiffure dans les derniers goûts à venir faire leurs choix à présent et s'assurer des plus hautes nouveautés au plus bas prix possible. Nous attirons votre attention sur les marchandises suivantes :

Etoffes à robes, bouclées et unies,

Draps Jerseys pour robes et manteaux,

Manteaux tout faits ou sur commande,

Chapeaux et garnitures,

Flanelles, tweeds,

Corps et caleçons, etc., etc.

N'oubliez pas que dans tous ces départements nous avons un assortiment supérieur à aucune autre maison de cette ville. Venez au plus tôt faire votre choix.

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT,

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter là de ses Remèdes Sauvages Patented, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléra de toutes sortes guéris en moins de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rific, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis, et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dles Larivière.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT, MONTREAL



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacolistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualité sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

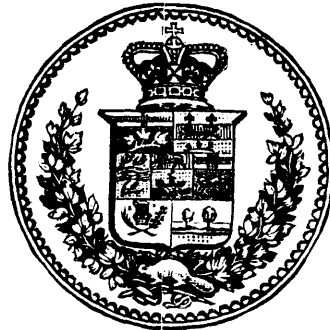
ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

SOYONS SERIEUX!

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DEUX DIPLOMES
7 PREMIERS PRIX



T. R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 — RUE NOTRE-DAME — 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PARDESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDES FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

—CHEZ—

T. R. BARBEAU

1899, RUE NOTRE-DAME

EN FACE DE L'HOTEL BALMORAL

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG, Montréal.

ETONNANT

Tout le public est étonné de voir la grande réputation que le célèbre remède de J. B. Leduc, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement : " Dans le cours de deux mois on a enregistré un très grand nombre de guérisons miraculeuses. Citons, entr'autres: cent cinq enfants guéris de la coqueluche dans Montréal et ses environs; cent trente-quatre cas de bronchite: quarante-deux jeunes filles qui avaient eu la rougeole dans le jeune âge et dont les reliquats les entraînent à la consommation vers l'âge de 18 à 19 ans; quatre-vingt-trois cas de consommation en grande voie de guérison, dont plusieurs d'entre eux ont repris leurs travaux habituels; sept cas d'inflammation de poumons; quatre cas que l'on appelle dans les manufactures de tabac: "maladie de tabac," lesquels, ont repris leurs travaux après plusieurs mois arrêtés; et cinq cas d'asthme.

" Nous ne citons que les principaux cas." De plus, toutes personnes qui ont fait l'acquisition d'une bouteille d'une piastre en ont été pleinement satisfaites. En vente au No. 634 rue Saint-Laurent Montréal.

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL:

—847—

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.

PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 — RUE CRAIG — 210

MONTREAL

Demandez à votre épiciers le savon de

5c

EN VENTE PARTOUT

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,

Bureaux: 221, rue McGill; 2435, rue Notre-Damé; 693, rue Ste-Catherine.

MAGNIFIQUES CHEVELURES

DAMES:—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont., pour le secret.

ROUSSEURS. TACHES. MAUVAIS TEINT

Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont.

FAVORIS, MOUSTACHES

Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le MONDE ILLUSTRÉ.)

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

VICTOR ROY

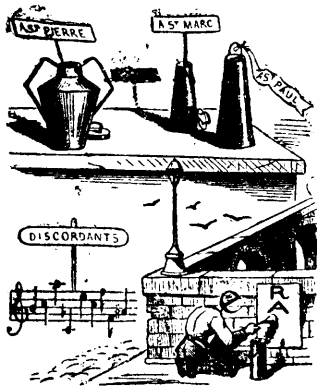
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charbon, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthelme & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

C'est par l'abaissement qu'on s'élève devant Dieu

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine, Cartes de Visites : 75 centims la douzaine. Une visite est sollicitée.

DE RETOUR

Nous engageons les Dames à aller examiner les splendides marchandises d'automne, de la plus haute nouveauté pour costumes, aux Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752 rue Sainte-Catherine, entre les rues Berri et Labelle.

Mlle Champagne est de retour d'un voyage qu'elle vient de faire à New-York, où elle est allé choisir ses marchandises, qui sont toutes de dessins les plus nouveaux et les plus riches. L'on trouve toujours dans ses Salons les derniers patrons en articles de mode ; il y en a pour tous les goûts.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2^{me} porte Est de la rue Amherst

SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

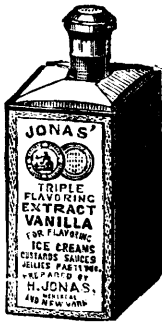
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

Vente sans réserve de tout notre fond de marchandises, à grands sacrifices, d'ici au mois de janvier prochain

14303

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en ¼ pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & C^o

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTREAL

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles, Vernis, Vaisselles,
Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la
Havane, de sa dernière impor-
tation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-
mière classe. Essaye

FAILLITE

—DU—

Grand Syndicat de la Puissance

LUNDI, LE 18 OCTOBRE 1886,

S'ouvrira la grande vente de l'immense fonds de banqueroute du
GRAND SYNDICAT

PLUS DE CENT MILLE PIASTRES DE MARCHANDISES SERONT SACRIFIEES
A LA MOITIE DE LEUR VALEUR

DUPUIS FRERES

Coin des rues Sainte-Catherine et Saint-André

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 13 octobre 1886

LES DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

H bien, non, Jacques, je ne vous autorise pas à aller trouver Maurice. Hélas ! c'est inutile, il ne m'aime plus !... Je ne veux pas troubler son repos et son bonheur, Jacques. Il ne pense plus à moi, laissons-le garder l'oubli. D'ailleurs, Maurice millionnaire ne peut pas épouser une malheureuse comme moi, et c'est la seule chose, Jacques, la seule que je pourrais lui demander.

Elle se prit à sangloter. Sarrue se leva et s'approchant d'elle :

—Georgette, reprit Sarrue de sa voix la plus affectueuse, comme Georges Raynal, Manette Biron est en ce moment à Paris chez Maurice Vermont. Si tous deux connaissent votre position...

—Taisez-vous, Jacques, taisez-vous ! s'écria-t-elle avec une sorte de violence. Je n'ai plus d'espoir, je suis condamnée, perdue !... Ah ! je voudrais être morte !

Changeant subitement de ton, elle reprit :

—Est-ce que vous n'avez pas adressé à Georges Raynal quelques questions au sujet de Maurice ?

—Il m'a longuement parlé de lui sans que j'aie besoin de l'interroger.

—Alors il a dû vous dire quelle est cette princesse...

—Non, Georgette : elle est sa fiancée, ils sont à la vieille de se marier.

Georgette se dressa sur ses jambes d'un bond, comme poussée par un ressort.

—Sa femme ! elle, elle ! exclama-t-elle avec stupeur.

Elle fit le tour de la chambre, marchant d'un pas saccadé, fiévreux ; puis, revenant à Sarrue :

—Et c'est Georges Raynal qui vous a dit cela ? lui demanda-t-elle.

—Oui, Manette Biron et lui sont à Paris pour assister au mariage.

—Ainsi, reprit elle d'une voix étranglée, Georges Raynal et Manette Biron approuvent ce mariage ?

—Naturellement.

—Oh ! oh ! oh ! fit-elle, en mettant ses deux mains sur ses yeux.

Sarrue la vit chanceler. Il n'eut que le temps de la prendre à bras-le-corps pour l'empêcher de tomber. Elle avait perdu connaissance.

Il la porta sur le lit.

—La pauvre enfant, murmura-t-il, elle peut en mourir ! Ah ! tu me reverras, Maurice Vermont ! ajouta-t-il, les dents serrées, un éclair fauve dans le regard.

Cependant Georgette réclamait ses soins. Il trempa un linge dans de l'eau fraîche et lui arrosa le visage. Au bout d'un quart d'heure il parvint à la ramener. Alors ce furent de nouvelles larmes, de nouveaux sanglots. Sarrue ne s'était jamais trouvé en présence d'une aussi grande douleur,

d'un pareil désespoir. Cela dura plus d'une heure. Enfin, Georgette lui dit :

—Jacques, je me sens mieux, mais j'ai besoin de repos ; soyez assez bon pour me laisser seule. Il n'insista pas pour rester.

Un instant après, pâle, échevelée, les yeux étincelants de fièvre, Georgette se dressa sur son lit.

—Il se marie, prononça-t-elle d'une voix rauque, et c'est ma sœur qu'il épouse ! Il m'a abandonnée, oubliée, et, maintenant c'est Suzanne qu'il aime !... Manette Biron et Georges Raynal sont là, près de lui, et ils trouvent que c'est bien, et ils sont contents !... Oui, mais Maurice l'aime ! Et puis, ils ne savent pas tout, ils ne connaissent pas Andréa la Charmeuse. Mais, moi, je la connais, je sais ce qu'elle a fait à Paris, je puis le leur dire... Oui, je le peux, c'est mon devoir !... Et après, qu'arrivera-t-il ? Maurice, qui ne m'aime plus, me méprisera !... Et ma sœur qui ne m'a jamais aimée, ma sœur me haïra ! Ah ! pour elle, pour Maurice, pour eux tous je ne suis qu'une pauvre fille, une malheureuse comme il y en a tant ! Il est million-

Elle était épuisée. Sa tête retomba sur le traversin.

Au bout d'un instant elle ferma les yeux en murmurant :

—Une fois déjà j'ai voulu mourir. Alors, pourtant, je ne connaissais encore aucune des grandes douleurs de la vie.

La lampe qui brûlait sur la table s'éteignit d'elle-même. Et la nuit et le silence se firent autour de la pauvre Georgette endormie.

Elle rêvait qu'elle était morte et que deux anges venaient prendre son âme pour la porter au ciel.

XVIII

Le lendemain, tout en se levant, Georgette acheva de confectionner une chemise, la cinquième d'une demi douzaine. La dernière était taillée, prête à coudre. Georgette plia les morceaux, les mit avec les chemises terminées et fit un paquet de tout.

En apparence elle était calme, mais ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux et son agitation intérieure se trahissait par le mouvement de ses narines et un frémissement continu des lèvres.

A neuf heures, pensant bien que Sarrue était déjà sorti, elle se dit qu'elle pouvait aller faire immédiatement le ménage du poète. Elle entra chez le concierge, comme d'habitude, pour prendre la clef de la mansarde pendue à un clou.

—Tiens, fit la femme, qui parut étonnée, vous allez donc venir le matin maintenant au lieu du tantôt ?

—Non, répondit Georgette. Hier, nous sommes allés à Boulogne, M. Sarrue et moi, et cet après-midi je dois encore sortir.

—Alors, je comprends, dit la femme en aspirant une forte pincée de tabac.

Georgette monta chez Sarrue. Elle fit la chambre à fond le nettoyage fut complet. Quand elle eut remis en place le balai et le torchon, elle s'arrêta au milieu de la mansarde et resta un instant immobile, la tête légèrement inclinée, ayant l'air de réfléchir.

Soudain elle tressaillit, ses traits se contractèrent et un sourire indéfinissable plissa ses lèvres.

La main tendue, elle marcha vers la planchette sur laquelle étaient placés les récipients de poison, elle prit une des petites fioles et la glissa furtivement dans sa poche, en jetant de côté un regard farouche.

Elle s'élança hors de la mansarde, ferma la porte et descendit rapidement l'escalier.

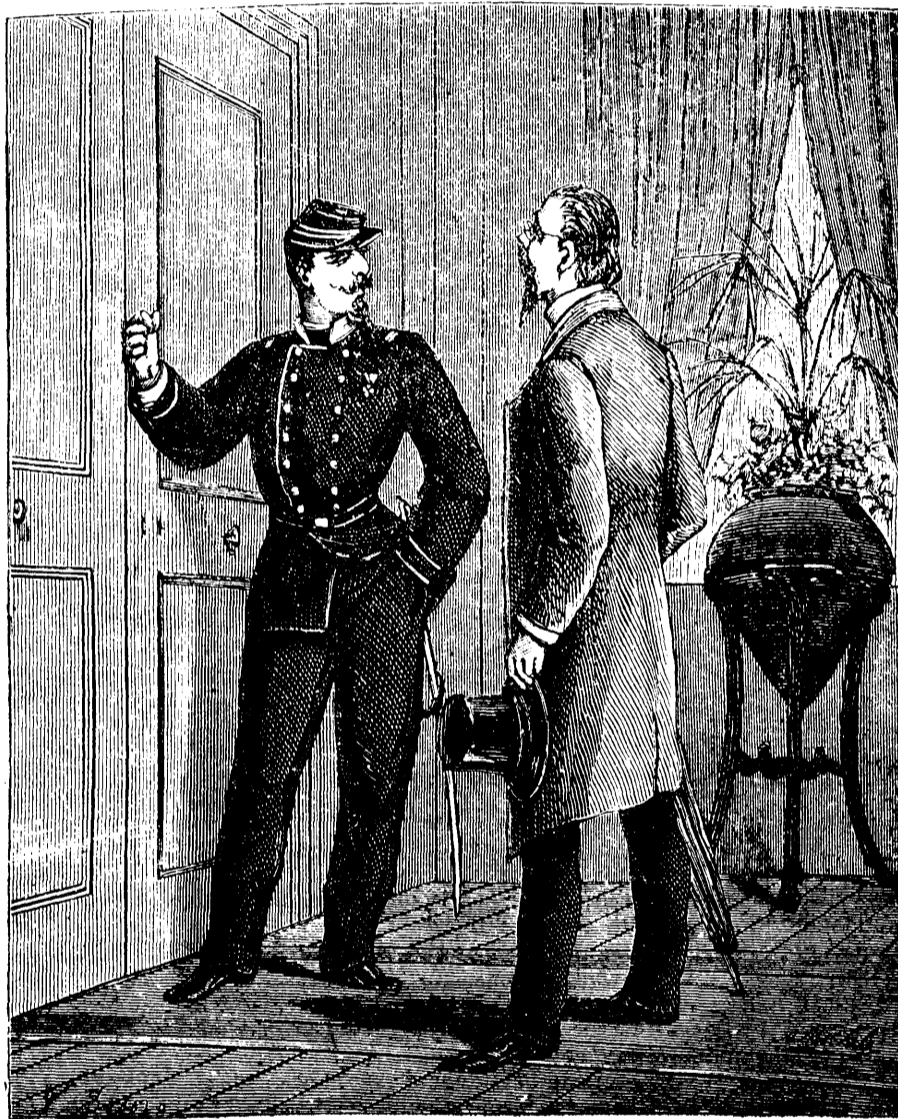
Comme elle remettait la clef à son clou, la concierge lui dit :

—Vous avez la figure toute bouleversée, on croirait que vous grelottez ; est-ce que vous êtes malade ?

—Non, répondit-elle, mais j'ai un peu de fièvre, probablement parce que j'ai mal dormi la nuit dernière.

—Vous l'avez peut-être passée à travailler ; vous avez les paupières fatiguées, les yeux cernés, rouges. C'est bon de travailler, ma belle, mais faut pas en abuser, car comme dit une chanson que je chantais dans mon jeune temps : "L'excès en tout est un défaut." Faut du repos à la jeunesse.

—Vous avez raison, madame, dit Georgette, du repos, un long repos.



Georges s'arrêta et, montrant une porte à Sarrue.—(Page 102, col 1)

naire, lui, et elle est princesse, paraît-il. Et moi, que suis-je ? Rien. Une ouvrière qui ne peut même pas gagner sa vie, car je serais déjà morte de faim, si le dévouement de ce bon Jacques Sarrue, pauvre lui-même, n'avait trouvé le moyen de me faire vivre !

—Ah ! oui, je suis bien condamnée, bien perdue, et rien ne peut changer ma fatale destinée... Ce qui me reste à espérer, c'est que la mort viendra bientôt me délivrer des souffrances de la vie !

Après s'être arrêtée un instant, elle continua :

—Comme elle me semble douce cette pensée de la mort ! On ne voit plus, on n'entend plus, on ne sent plus ! L'âme s'en va, les yeux se ferment, le cœur cesse de battre, c'est fini de souffrir, le repos commence !... Oh ! la mort, qui épouvante tant de gens, où donc est-elle ? Viens donc ici, mort, viens donc me prendre, je t'ouvre les bras !

descendit rapidement l'escalier.

Elle sortit de la loge et s'empressa de revenir chez elle. Il y avait un encrier sur la cheminée ; elle le mit sur la table. Ensuite, elle prit du papier et une plume dans un des tiroirs de sa commode.

Assise devant le papier blanc, tenant la plume mouillée d'encre, pendant plusieurs minutes elle resta pensive. C'est à Maurice Vermont qu'elle voulait écrire et elle ne savait comment commencer sa lettre. Allait-elle mettre Monsieur, ou plus affectueusement Maurice ?

Enfin, elle se décida à écrire :

Maurice.

Pendant plus de deux ans j'ai cru que vous n'existiez plus ; n'ayant pu douter de la sincérité de votre amour, je me suis considérée comme votre veuve : je vous pleurais tous les jours et, dans mon cœur et dans ma pensée, je portais votre deuil. Je viens d'apprendre, en même temps que vous vivez, que vous êtes devenu riche et que vous allez vous marier. C'est votre droit, Maurice, puisque vous m'avez oubliée et que vous en aimez une autre. Soyez donc heureux, Maurice ! Au moment où elle va mourir, c'est ce que souhaite encore la malheureuse Georgette, qui vous a tant aimé.

" Maurice, plus tard vous saurez pourquoi je veux mourir.

GEORGETTE.

Ayant écrit cette lettre au milieu de sanglots et de sourds gémissements, Georgette prit une nouvelle feuille de papier, sur laquelle, d'une main plus hardie et plus rapidement, elle traça ces lignes :

Mon bon Jacques,

Le coup qui m'a été porté hier est mortel. Je vais mourir sans regret. Pardonnez-moi, Jacques, mais, voyez-vous, ce que je souffre est horrible, je ne peux plus vivre. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait, pour moi, de votre affection si tendre, si paternelle, de votre dévouement, qui ne s'est jamais démenti et qui vous a imposé de si durs sacrifices.

Votre malheureuse amie,

GEORGETTE.

Elle mit la lettre destinée à Maurice Vermont dans celle qu'elle venait d'écrire à Jacques Sarrue, puis plaça au-dessus les deux pièces d'or que le poète lui avait remises la veille.

Cela fait, elle prit la clef de sa porte et alla la mettre dans la serrure, en dehors, afin que Jacques Sarrue, en venant le soir, puisse entrer facilement.

Maintenant, elle était d'une pâleur livide, un tremblement convulsif la secouait de la tête aux pieds, mais une résolution énergique brillait dans son regard. Elle avait fait le sacrifice de sa vie ; loin de l'effrayer, la pensée de la mort par le suicide lui souriait.

Elle tira de sa poche la fiole de poison et, avec la pointe de ses ciseaux, elle la déboucha. Alors elle s'assit sur son lit, serrant fiévreusement dans sa main le verre qui contenait le liquide terrible. Midi sonnait à Saint-Séverin et à l'Hôtel-Dieu.

Un instant elle resta immobile, écoutant comme si un bruit insolite frappait son oreille.

Soudain, son regard se tourna vers le ciel :

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! murmura-t-elle.

Et elle porta le poison à ses lèvres.

Aussitôt sa poitrine se souleva, son corps eut une contraction horrible, ses yeux se voilèrent et elle tomba à la renverse, inanimée, sur son lit. Sa main crispée, tenant toujours le petit flacon, resta pendante au bord du lit.

Ripart était dans sa chambre pendant que Georgette écrivait ses lettres. Il entendit les gémissements et les sanglots de la pauvre fille.

— Pourquoi donc pleure-t-elle ainsi ? se demanda-t-il. Lui serait-il arrivé de nouveaux ennuis ?

Il devint inquiet. Au bout d'un instant, il l'entendit ouvrir et refermer sa porte. Il supposa qu'elle allait descendre et il sortit vivement de sa chambre pour se trouver dans l'escalier sur son passage. Mais après deux minutes d'attente, ne la voyant pas :

— Je me suis trompé, se dit-il.

Il resta encore un bon moment sur le palier, l'oreille tendue. Il n'entendit plus rien. Malgré cela, son inquiétude ne se calmait point. N'hésitant plus, il monta l'escalier du quatrième étage et frappa deux petits coups à la porte de la chambre de Georgette. Le silence lui répondit. Il frappa de nouveau et plus fort. Même silence.

— Oh ! cela n'est pas naturel ! murmura-t-il.

Il avait tout d'abord remarqué que la clef était à la porte ; mais il était trop respectueux envers Georgette pour se permettre d'entrer chez elle sans frapper. Cependant, ne recevant pas de réponse, et n'entendant aucun bruit dans la chambre, il se décida à mettre la main sur la clef. Il la fit tourner dans la serrure et, ayant entr'ouvert la porte doucement, il passa sa tête dans l'ouverture.

Il vit la jeune fille blanche comme neige, étendue sans mouvement sur le lit. Il se précipita dans la chambre et bondit vers le lit.

Georgette avait les yeux fermés ; on aurait dit qu'elle dormait ; mais son immobilité était effrayante.

— Mon Dieu, fit Ripart, mais elle ne respire plus !

Il lui mit la main sur le cœur. Il avait cessé de battre. Il lui toucha le front, il lui toucha les mains. Comme le front, les mains étaient glacées. Saisi d'une terreur subite, il recula. Il ne s'était pas aperçu que la main droite de Georgette tenait quelque chose. Une angoisse inexplicable étreignait son cœur. Tout effaré, il regardait autour de lui, se préparant à appeler au secours. Il était près de la table ; son regard s'arrêta sur quelque chose d'écrit et sur les deux pièces d'or qui faisaient l'office de presse-papier. Malgré lui, l'écriture l'attirait, brûlait ses yeux. Il se pencha sur la table... Il ne lut que les cinq premières lignes de la lettre à Jacques Sarrue. C'était assez, il avait compris. Il se redressa aussitôt, le visage blême.

— Ah ! morte, morte, elle est morte ! exclama-t-il d'une voix étranglée.

Fou d'épouvante, mais conservant assez de raison pour comprendre que le plus pressé, pour le moment, était de courir chercher un médecin, il s'élança hors de la chambre et descendit l'escalier en bondissant sur les marches.

Pour ne pas mettre en émoi toute la maison, il avait eu la prudence de ne pas crier, de ne pas appeler au secours. Il pensa que, pour la même raison, il ne devait rien dire d'abord aux concierges.

Comme il arrivait au bas de l'escalier, une jeune femme, dont il ne fit qu'entrevoir la figure, ouvrait la porte de la loge.

Devant la porte de la maison, il y avait une voiture de place. Le cocher refermait la portière ; évidemment la jeune femme descendait de cette voiture.

En passant rapidement devant la loge, Ripart entendit qu'elle demandait mademoiselle Georgette. Mais il était déjà dans la rue ; il ne songea point à revenir sur ses pas pour répondre lui-même à la visiteuse. Il n'avait qu'une idée, il ne pensait qu'à une chose : trouver un médecin et l'amener au plus vite près de Georgette pour la rappeler à la vie, si tout secours n'était pas inutile, ou pour constater comment elle s'était donné la mort.

XIX

Jacques Sarrue était sorti de chez lui à sept heures du matin, bien déterminé à voir Maurice Vermont le jour même, à lui reprocher cruellement l'indignité de sa conduite envers Georgette et à tenter un effort suprême pour réveiller dans le cœur du jeune millionnaire le sentiment de l'honneur et du devoir.

Toutefois, il eut un moment de défaillance, quand, tout en se dirigeant vers l'avenue des Champs-Élysées, il jeta les yeux sur son triste accoutrement, le plus râpé, le plus crasseux, le plus misérable qu'il eût jamais porté.

— Il ne me recevra pas, pensa-t-il, et ses domestiques, me prenant pour un mendiant, me fermeront la porte au nez, comme à un chien galeux.

Mais le souvenir de Georgette, de sa douleur, de son désespoir de la veille, lui rendit immédiatement tout son courage. Il finit par s'étonner en se trouvant si résolu, si hardi, si fort. Et quand une seconde fois il regarda son pauvre costume de misère, dans sa noble fierté il se sentit plus vaillant encore.

— Enfin, se dit-il, levant haut la tête, aujourd'hui je ne suis plus timide.

Il était un peu plus de huit heures lorsqu'il sonna à la porte de l'hôtel Vermont, qui s'ouvrit aussitôt. Il entra dans la cour.

— Que désirez-vous ? lui demanda le portier.

— Je viens voir M. Maurice Vermont, répondit-il.

— Est-ce que M. Vermont vous connaît ?

— Oui, et je suis l'ami de M. Georges Raynal.

— En ce cas, monsieur, entrez dans l'hôtel, vous trouverez un domestique qui vous annoncera.

Jacques Sarrue traversa la cour, monta les marches de marbre d'un perron et pénétra dans un large vestibule également pavé de marbre.

Un domestique parut. Il fit à Sarrue la même question que le portier, laquelle fut suivie de la même réponse.

— Vous venez un peu de bonne heure pour voir M. Vermont, reprit le domestique.

— J'ai pensé que c'était l'heure la mieux choisie pour le trouver.

— Je ne sais pas si monsieur vous recevra, mais je vais tout de même vous annoncer. Veuillez me dire votre nom.

Sarrue n'eut pas le temps de parler. Une porte s'ouvrit, et Georges Raynal, qui entrerait dans le vestibule, poussa un cri de joie en voyant le poète.

— C'est bien, cela, Jacques, c'est très bien ! dit-il en lui tendant la main. Venez, continua-t-il ; Maurice, à qui je viens de dire bonjour, est dans son cabinet, seul. Je vais vous conduire près de lui et pour que vous ne soyez gênés ni l'un ni l'autre, je vous laisserai ensemble.

Ils montèrent au premier. Georges s'arrêta et, montrant une porte à Sarrue :

— Il est là, lui dit-il tout bas. Vous allez entrer. Quoi qu'il arrive, vous ne partirez pas sans m'avoir dit ce qui se sera passé. Du reste, je guetterai votre sortie et nous nous retrouverons dans le vestibule ou dans la cour.

Après ces paroles, Georges frappa à la porte du cabinet.

— Entrez, répondit la voix de Maurice. Georges ouvrit la porte.

— Mon cher Maurice, dit-il, je t'annonce la visite de notre ami Jacques Sarrue.

Et pendant que Maurice se dressait sur ses jambes tout effaré, Georges poussa Jacques Sarrue dans le cabinet et ferma la porte derrière lui.

Les deux anciens amis se regardèrent comme deux lutteurs avant le combat, mais restèrent froids et ne se tendirent point la main. Maurice avait éprouvé un grand soulagement en voyant que Georges se retirait discrètement ; plus maître de lui, et songeant qu'étant chez lui, il devait se montrer poli, il offrit un siège à Sarrue.

— Je préfère rester debout, dit froidement le poète.

— Soit, fit Maurice, ne nous asseyons pas.

Voyant que Sarrue gardait le silence, il reprit :

— Vous avez vu Georges ces jours derniers, c'est lui qui vous a engagé à venir, peut-être même vous y a-t-il forcé.

— Georges Raynal est venu me voir hier, en effet ; mais, s'il m'a conseillé de venir vous trouver, je vous prie de croire qu'il ne m'y a point forcé. C'est bien de moi-même et de mon propre mouvement que je suis venu. Étonné que nous ne nous soyons pas revus depuis plus de deux ans, Georges m'a interrogé sur la cause de notre brouille...

— Alors ?...

— J'ai imité votre prudence, je ne lui ai rien dit.

— Je comprends cela, fit Maurice avec un sourire ironique.

— J'ignorais absolument ce que vous étiez devenu, reprit Sarrue ; cependant je n'ai jamais cessé de penser à vous ; j'avais des raisons pour cela...

Le sourire ironique de Maurice reparut sur ses lèvres.

— Ce n'est pas par Georges que j'ai su que vous étiez revenu à Paris, continua Sarrue, je l'avais appris à Boulogne quelques heures avant de recevoir sa visite. Mais c'est lui qui m'a dit que vous étiez devenu millionnaire et que vous demeuriez ici, avenue d'Eylau. Il a cru devoir entrer dans d'autres détails, que je ne lui demandais pas, et c'est ainsi qu'il m'a annoncé votre prochain mariage avec une jeune et belle princesse.

Après une pause, il poursuivit :

— Vous vous demandez probablement dans quelle intention je suis venu vous trouver ; eh bien, monsieur Vermont, ce n'est pas pour vous adresser mes félicitations.

— Que voulez-vous dire, monsieur Sarrue ? fit Maurice, dont le front s'assombrit davantage.

— Rien, monsieur Vermont. Je veux d'abord vous parler de Georgette.

— Ah ! oui, de Georgette !

— Je ne vous ferai pas le tableau de ce que la malheureuse enfant a souffert : je ne ferai pas non plus le récit des dangers auxquels son inexpérience de la vie, sa jeunesse et sa beauté l'ont exposée. Le jour même de votre départ de Paris, elle alla rue Durantin ; on lui apprit qu'une vieille femme était venue vous voir et qu'elle vous avait emmené. Cependant on la fit monter dans votre chambre,

— elle espérait que vous reviendriez le soir ; — là elle lut cette lettre que vous m'aviez écrite et que vous avez fatalement oublié de détruire en partant, dans laquelle vous annonciez votre intention de vous suicider.

— Ne pouvant admettre que vous l'aviez abandonnée, Georgette crut à votre mort. Allez voir votre ancienne concierge, si elle vit encore, monsieur Vermont, elle vous dira que Georgette, foudroyée par ce coup terrible, est restée plusieurs jours dans votre chambre, couchée dans votre lit, entre la vie et la mort. Mais Dieu voulait qu'elle vécût pour souffrir davantage et plus longtemps.

— Guérie, ou à peu près, — je ne parle pas des blessures de son cœur, — elle quitta la rue Berthe pour aller demeurer dans un autre quartier. Hélas ! j'avais eu la cruauté de lui déclarer que nous ne pouvions plus vivre sous le même toit. Pendant ce temps, j'étais chez un de mes amis à Courbevoie, ignorant tout ce qui se passait. Quinze jours écoulés, je revins chez moi. J'y trouvai votre lettre, que Georgette elle-même avait mise à la poste. Épouvanté, je courus rue Durantin. Je fus bientôt rassuré sur votre sort ; mais j'acquis la conviction que la pauvre Georgette était abandonnée. Je ne fus point surpris : je n'avais pas cru à la sincérité de votre amour...

— Vous avez tort, monsieur Sarrue, interrompit Maurice, je l'aimais ardemment, de toute mon âme.

— Et maintenant, comment l'aimez-vous ?

Maurice garda le silence.

— Si vous l'aviez aimée, vous l'aimeriez encore, reprit Sarrue d'une voix vibrante ; une affection de quelque nature qu'elle soit, inspirée par Georgette, ne peut mourir qu'avec la vie. Non, vous ne l'aimiez pas, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui vous en aimez une autre !

— Mais je ne vous ai pas tout dit. Ecoutez : Je compris bientôt que j'avais été trop sévère pour la pauvre enfant, qu'elle était excusable, et que j'aurais dû garder mon indignation et toute ma colère pour vous seul. Songeant qu'elle était seule, abandonnée, perdue au milieu de ce grand Paris plein de gouffres, sans aucun ami pour la consoler et la défendre, je me repentis amèrement d'avoir été si dur pour elle.

— Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée, la retrouver, lui demander pardon de mon injustice et obtenir d'elle, comme une grâce, le droit de lui dévouer ma vie. Dès ce moment je pouvais lui offrir mon dévouement sans rougir ; il n'y avait plus dans mon cœur que l'affection d'un frère pour sa sœur.

— Malheureusement, elle était partie sans laisser sa nouvelle adresse et, vainement, pendant plus de trois mois, je cherchai aux quatre coins de Paris. Enfin je la retrouvai, et ce jour-là j'eus le bonheur de la sauver d'un péril extrême. Je n'ai pas besoin de vous dire cela ; d'ailleurs, je ne veux pas abuser de vos instants. Je venais de trouver un emploi avec un prix fixe de cinq cents francs par mois.

— Pour moi, c'était la richesse. Je proposai à Georgette de partager ma fortune. Elle refusa. Je lui en demandai la raison. Alors elle me parla de vous, monsieur Vermont, de votre mort, du souvenir qu'elle vous gardait, de sa douleur profonde.

— Jacques ! Jacques ! assez !... s'écria le jeune homme éperdu.

— Assez ! Non. Ecoutez toujours : la guerre est venue, je perdis mon emploi ; il fallait vivre, pourtant ; je fit des dettes. Quand je ne trouvai plus d'argent à emprunter, pour que Georgette ne souffrit point de la faim et du froid, je vendis mes meubles, puis les uns après les autres tous mes livres, ces vieux amis qui me consolait dans les jours de détresse, qui me donnaient l'espoir aux heures de découragement... Et moi, monsieur Vermont, pour cette pauvre fille, je me suis privé de manger. Oh ! ce n'est pas pour faire parade de mon dévouement que je vous dis cela ; pourtant, c'est mon ostentation, à moi ; c'est ma fierté, c'est mon orgueil !

— Oh ! oh ! oh ! fit Maurice.

De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Sa poitrine haletait. Il n'osait plus regarder Sarrue.

— Maintenant, poursuivit le poète, je n'ai rien à vendre : à bout de ressources, je vois Georgette

user ses yeux, sa santé, sa vie à un travail ingrat qui ne peut pas la faire vivre. Ne pouvant plus l'arrêter dans sa marche, la misère sombre approche et a déjà frappé à la porte de Georgette.

— Horrible ! horrible ! murmura Maurice en frissonnant.

— Avant hier, encore, reprit Sarrue, Georgette croyait à votre mort. Je ne lui avais pas dit la vérité, pensant qu'il valait mieux qu'elle crût à votre suicide que de se savoir abandonnée. Mais hier matin, à Boulogne, comme vous sortiez de chez madame Bertin, votre voiture a passé près d'elle et elle vous a reconnu. Le coup qu'elle a reçu est terrible, peut-être mortel !

Maurice se redressa brusquement.

— Jacques, dit-il d'une voix brisée, j'étais aveuglé, vous venez de m'éclairer, c'est affreux ce que vous m'avez dit, Jacques, conseillez-moi, que dois-je faire ?

— Ce n'est pas à moi à vous dicter votre conduite, répondit Sarrue ; interrogez votre conscience, monsieur Vermont ; et s'il vous reste quelques bons sentiments au cœur, demandez-leur de vous montrer votre devoir.

— J'ai plusieurs millions de fortune, dit Maurice d'une voix hésitante ; je ne laisserai pas Georgette dans la misère. Combien faut-il lui donner ? Fixez vous-même la somme !

Des flots de sang montèrent violemment à la tête de Sarrue. Tout étourdi, il chancela comme un homme ivre. Il étouffait. Il resta un instant sans pouvoir parler. Enfin, après avoir respiré avec force :

— Ah ! je savais bien que vous n'aviez pas de cœur, dit-il d'une voix haletante. Comme voilà l'homme riche ! Il croit qu'avec de l'or, autant qu'il en faudra donner, il sera quitte envers sa victime !...

Il continua avec un rire sardonique :

— C'est édifiant, cela ; c'est beau, c'est superbe ! Ah ! j'admire votre générosité, votre grandeur !

Puis, passant subitement de l'ironie à la colère :

— Monsieur Maurice Vermont, s'écria-t-il d'une voix éclatante, pendant que ses yeux lançaient de fauves éclairs, vous êtes un misérable ! Vous irez offrir vous-même votre or : moi je n'en aurais pas le courage !

Il bondit vers le bureau, prit une plume, la trempa dans l'encre et écrivit sur une feuille de papier :

Georgette, 23, rue Galande.

— Tenez, monsieur, reprit-il, en jetant le papier à la figure de Maurice, voilà son adresse ; seulement, continua-t-il d'une voix étranglée, ne perdez pas de temps ; si vous tardez trop, vous pourrez bien la trouver morte de douleur, de désespoir et de faim.

Sur ces paroles terribles, jetées à Maurice comme une menace et une flagellation, il s'élança vers la porte. Mais, avant de l'ouvrir, il se retourna :

— Monsieur Maurice Vermont, dit-il, j'oubliais de vous apprendre encore ceci : Georges Raynal connaît Georgette, qui a eu Manette Biron pour protectrice, et votre malheureuse victime a vécu six années à votre ferme des Ambrettes, dans la famille du fermier Thomas !

Il ouvrit brusquement la porte et bondit hors du cabinet.

Maurice était écrasé. Il poussa un cri douloureux et s'affaissa lourdement sur un fauteuil, où il resta comme pétrifié, la tête dans ses mains, touchant ses genoux.

Soudain, derrière lui, une tapisserie masquant une porte s'agita, et Manette Biron, pâle, chancelante, les yeux pleins de larmes, parut dans le cabinet.

XX

Elle s'approcha lentement de Maurice sans qu'il l'entendit, et l'enveloppant d'un regard doux et triste, elle lui mit la main sur l'épaule.

Le jeune homme sursauta et, s'étant redressé vivement :

— Ah ! c'est vous, Manette ? dit-il.

— Je ne t'ai pas fait peur, je suppose ?

— Non, répondit-il, essayant de sourire.

— Maurice, reprit Manette tristement, j'ai tout entendu. Croyant que Georges était avec toi, je venais vous trouver ; une voix inconnue frappa mon oreille ; j'allais m'éloigner de ton cabinet

lorsque la voix prononça le nom de Georgette. Alors j'ouvris cette porte, et là, cachée derrière cette portière, j'ai écouté. Maurice, quel est cet homme qui sort d'ici ?

— C'est un poète ; il se nomme Jacques Sarrue, et il est l'ami de Georges.

— Je me souviens de ce nom. Il a été aussi ton ami, Maurice ?

— Oui.

— Maurice, dit-elle d'un ton grave, il devrait l'être encore. Jacques Sarrue est un honnête homme, il est bon et il a un grand cœur ; quand on a le bonheur de posséder l'amitié d'un pareil homme, on doit la garder toujours !... Si pauvre qu'il soit, ses sentiments le placent au dessus de bien des riches ; il est noble et grand jusque dans sa misère ! Maurice, Jacques Sarrue t'a bien parlé, et toi tu n'as pas su lui répondre.

— Hélas ! que pouvais-je lui dire ?

— Je te répondrai comme Jacques Sarrue. Interroge ton cœur et ta conscience et demande-leur de te dicter ta conduite et ton devoir.

— Quoi, Manette, fit-il tristement, vous aussi ?

— Oui, moi aussi, répondit la vieille femme, dont les yeux étincelèrent.

— J'ai bien compris la pensée de Jacques Sarrue, reprit Maurice : il venait me sommer d'épouser Georgette.

— C'est vrai, répliqua vivement Manette, et tu n'as pas honte, toi, de lui offrir de l'argent pour Georgette.

— Mais je ne peux pas faire autre chose, s'écria-t-il d'un ton douloureux, je ne peux pas !

— Je ne sais pas ce que tu peux, Maurice, mais je sais ce que tu dois. Je suis femme et je vois que tu n'as qu'un moyen de réparer le mal que tu as fait.

— Manette, je vous dirai tout ; vous verrez que je ne suis pas aussi coupable qu'on peut le supposer.

— Soit, je t'excuse d'avance, comme je l'excuse, elle ; mais tout ce que tu pourras me dire ne changera rien à la situation. Et puis, Maurice, Jacques Sarrue te l'a dit en te quittant, comme toi et Georges Raynal, Georgette est ma fille !

Elle se mit à pleurer.

— Mais je ne peux pas l'épouser, reprit Maurice d'un ton désolé ; j'aime la princesse Olga.

A ce moment Georges Raynal entra précipitamment dans le cabinet.

— Ah ! te voilà, dit Manette ; tu arrives bien, Georges.

— Manette, s'écria le capitaine, Georgette est retrouvée !

— Ah ! tu as causé avec ton ami Jacques Sarrue ; tu sais tout ?

— Je ne sais rien encore, Manette. En sort de l'hôtel, Jacques Sarrue, que j'interrogeais, m'a répondu seulement : " M. Maurice Vermont n'a pas de cœur, c'est un misérable !... Allez lui demander ce qu'il a fait de votre amie Georgette, la protégée de Manette Biron ; moi, je vais tâcher de consoler la malheureuse enfant ! " Et sans vouloir m'en dire davantage, il m'a quitté brusquement.

S'adressant à Maurice, Georges reprit :

— Tu vas me dire, n'est-ce pas, ce qui s'est passé entre toi et Sarrue, et me donner l'explication de ces paroles : " Demandez à Maurice ce qu'il a fait de Georgette ! "

— Georges, c'est moi qui vais te répondre, dit Manette. Après moi et depuis qu'elle a quitté les Ambrettes, Jacques Sarrue est devenu l'ami, le protecteur, le soutien de Georgette. Maurice l'a connue alors qu'il était pauvre ; ils se sont aimés.

Le capitaine tressaillit, et son regard attristé se fixa sur Maurice.

— Dans un autre moment, continua Manette, je te ferai connaître jusqu'où est allé le dévouement de Jacques Sarrue. Tout à l'heure, ici, pendant que je me trouvais cachée derrière cette tapisserie, Jacques Sarrue a demandé à Maurice ce qu'il comptait faire. Et Maurice, qui aime maintenant la princesse Ramidoff, et Maurice, dont le cœur est certainement bien changé, Maurice a offert à Jacques Sarrue de l'argent pour Georgette.

— Oh ! Maurice ! Maurice ! fit Georges.

— Vas-tu donc me blâmer aussi ? dit Maurice : Georgette est dans la plus profonde misère ; elle

manque de tout, même de pain, m'a dit Sarrue ; je ne vois pas que j'ai mal agi en disant que je voudrais la faire riche. Sarrue prétend que je dois l'épouser et Manette est de son avis. Mais le puis-je ? dis, Georges, le puis-je quand j'en aime une autre ? Et elle, Georgette, le voudrait-elle ? Jugez-moi aussi sévèrement que vous le voudrez, mais je vous en prie, voyez les choses telles qu'elles sont. Ah ! où je serais coupable et condamnable, c'est si je restais indifférent à la misère et au malheur de Georgette, si je la repoussais ! Je désire et veux faire tout ce qui m'est possible ; je suis prêt à donner un million.

—Un million ! fit Manette ; mais j'ai plus de quatre millions, moi, et il y en a un pour Georgette.

Maurice accablé baissa de nouveau la tête.

Depuis un instant le capitaine réfléchissait. Il prit la main de Maurice et lui dit d'un ton affectueux :

—Courage, mon ami, la situation est extrêmement difficile et pénible ; mais nous tâcherons d'en sortir.

—Georges, reprit Manette, nous devons laisser Maurice à ses réflexions. Pendant ce temps, nous allons courir près de Georgette. Ah ! la pauvre chérie, j'ai hâte de la revoir et de la serrer dans mes bras.

La feuille de papier sur laquelle Sarrue avait écrit l'adresse de Georgette et qu'il avait jetée au visage de Maurice, dans un mouvement de colère, était tombée sur le tapis.

Manette la ramassa et la remit à Georges, en lui disant :

—Tiens, voilà l'adresse de Georgette.

Machinalement, le jeune homme plia le papier en quatre et le mit dans une de ses poches. Il réfléchissait toujours.

—Eh bien, lui dit Manette, partons-nous ?

—Pas encore, dit-il. Il faut que je sorte ; mais dans une demi-heure au plus tard je serai de retour. Manette et toi aussi, Maurice, attendez-moi ici.

Il sortit du cabinet et de l'hôtel un instant après. Où allait-il ? Chez la princesse Ramidoff. Pourquoi ? Qu'espérait-il de sa visite ? Que pouvait-il en attendre ? Assurément, il n'en savait rien. Mais, voyant l'affreuse position de Maurice, et avant même de raisonner, ne consultant que son cœur, il tentait cette démarche hardie en faveur de Georgette.

Il s'était dit :

— Si la princesse a réellement tous les sentiments nobles et élevés que Maurice lui donne, elle jugera de haut la situation, et c'est elle-même qui dira à Maurice : Voilà ce que vous devez faire, voilà votre devoir.

Sans même savoir comment il allait parler à la princesse, ni ce qu'il devait lui dire, mais convaincu que l'inspiration viendrait en sa présence, il se présenta à l'hôtel de la rue Lauriston.

—Madame la princesse Ramidoff est-elle visible ? demanda-t-il au domestique qui le reçut dans l'antichambre.

—Je pense que oui, répondit le valet. Qui dois-je annoncer ?

—Je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame la princesse ; annoncez un ami intime de M. Maurice Vermont.

Le domestique s'inclina, sortit, revint au bout d'un instant et dit à Georges :

—Madame la princesse recevra l'ami de M. Vermont.

Georges suivit le domestique qui, après avoir ouvert plusieurs portes devant lui, l'introduisit dans le boudoir au parfum de violettes en disant :

—Madame la princesse vous prie de vouloir bien l'attendre un instant.

La suite au prochain numéro

CHRONIQUE DE LA MODE



Voilà bien contente. Je viens de me faire deux nouvelles amies avec lesquelles je ne vais pas m'embêter, car l'une d'elles est Mademoiselle B... qui a obtenu un si beau succès dernièrement.

Tout le monde élégant sait que lors des représentations de Rose Cogan à l'Académie de Musique, une jeune dame de l'auditoire a été le point de mire de ce même auditoire, et que sa superbe toilette a été le sujet unique de conversation des dames pendant plusieurs jours.

Si je ne me trompe pas ce sujet roule encore. Eh bien, cette jeune personne n'est autre que Mademoiselle B... la charmante connaissance que je viens de faire, et que je me fais un plaisir de présenter à mes aimables lectrices.

Mademoiselle B... porte son costume lequel impressionna si étrangement l'esprit féminin, au point que beaucoup de jeunes femmes en sont devenues jalouses, et elles comptent sur une revanche.

Examinez bien, et dites voire, si les compliments de mignonne... de femme vraiment exquis, qu'on lui distribuait à droite et à gauche, lui ont été donnés à tort.



Non, n'est-ce pas ? Je vous dirai que ma nouvelle amie est très jolie, mais il faut avouer aussi que sa toilette est mise en réserve pour relever sa beauté.

Le croirez-vous ? On m'a dit que cette toilette contenait un grand secret.

J'ai voulu savoir, et ce fut avec un véritable bonheur que j'entraî en connaissance avec Mademoiselle B... car j'allais enfin connaître le secret.

Je questionnai donc fort adroitement et quel ne fut mon étonnement, quand ma nouvelle amie me répondit avec crainte ; mais ma chère, c'est le secret de l'art.

Elle me tendit en même temps, une carte, sur laquelle étaient écrites les lignes suivantes, et me dit : c'est la seule qui possède ce secret.

MADAME J. C. VAINÉ,

1931, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

MODISTE DE NEW-YORK,

Annonce au public qu'elle a ouvert un Salon de Modes, de première classe, et qu'elle est prête à remplir à la satisfaction générale toutes commandes qui lui sera confiée. Une visite est sollicitée.

Je remerciai donc ma nouvelle amie du bon renseignement, et sur une invitation de ma part nous partions bras dessus, bras dessous, pour aller visiter le beau salon de mode de madame Vainé et commander en même temps un costume, qui me fera aussi belle que mon amie, et qui me fera faire, comme elle, une conquête que vous savez.

J'ai grande hâte d'étréner ce nouveau costume, afin d'attirer l'attention d'un tel, et pour que l'on puisse dire de moi aussi :

« Ils sont partis tous deux ensemble
Dans les grands bois aux longs détours
Et bien bas d'une voix qui tremble
Ils parlent de s'aimer toujours. »

VIOLETTE.

Allez chez COUTLÉE & CIE, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez COUTLÉE & CIE.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez COUTLÉE & CIE, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman émouvant, pathétique et touchant, qui sera vivement apprécié.

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS Locataire-Gérant

MARDI, 12 octobre—Cinq soirées et matinée
SAMEDI

GEORGE W. MUNROE ET JOHN C. RICE

supportée par une excellente compagnie, dans la jolie comédie musicale, de Scott Marble, auteur de "Over the Garden Wall," intitulée :

MY AUNT BRIDGET

Un vrai tourbillon de gaieté : danses, chants, musique, costumes nouveaux

EH ! DID I HEAR YOU

La vente des sièges est commencée depuis ce matin chez Nordheimer.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

POUR UNE SEMAINE COMMENCANT LUNDI, 11 OCTOBRE

ENGAGEMENT SPÉCIAL DE LA FAMEUSE

COMPAGNIE D'OPERA WILBUR

COMPOSEE DE 40 ARTISTES

Dans le répertoire suivant : Lundi et Mardi, matinée et soirées : MERRY WAR !—Mercredi et Jeudi, matinées et soirées : THREE BLACK CLOAKS !—Vendredi, matinée et soirée : GIROFLE GIROFLA !—Samedi, matinée : THREE BLACK CLOAKS !—Samedi, soirée : MARRY WAR ?

PRIX POPULAIRES : 10, 20 ET 30 cents.



Il nous fait plaisir d'informer le public que l'ouverture des cours d'économie politique de

M. SAVARY,

notre grand économiste, nous avons l'intention de nous arranger avec ce monsieur pour qu'il nous donne une série de leçons sur les avantages qu'il y a d'aller acheter ses porcelaines, verreries, poteries, coutelleries, lampes, candélabres, etc., à la véritable maison, où l'acheteur fait une étonnante économie, c'est-à-dire la maison L. DENEAU, 2023, rue Notre-Dame, Montréal.

CHESTER'S CURE !



Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Rhumes
Catharre
Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461—Rue Lagachetière, Montréal,—461

Prix : grande bouteille..... \$1.00
" petite bouteille..... 50

THES NOUVEAUX

—VENANT D'ARRIVER—

Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortiment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Ca fés depuis 25 cents la livre en montant

THE LIQUOR TEA COMPANY

GEO. BRISTOL, 177, Rue St-Laurent

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.